

Le Vingtième siècle. La vie électrique.
L'électricité dans le roman d'anticipation scientifique.
Jules Verne, Albert Robida, Nilo María Fabra

Daniel PÉREZ ZAPICO
Grupo de Historia Sociocultural – Universidad de Oviedo
CHCSC - Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines

C'est dans le dernier tiers du XIX^e siècle qu'a lieu la diffusion sociale de l'électricité. L'énergie – pourtant connue depuis des temps reculés – quitte alors les cabinets scientifiques fermés et se prête aux rendements industriels et à la vie quotidienne. Dans le cadre d'expositions publiques telles que l'Exposition internationale de Paris de 1881 – la première intégralement consacrée au fluide électrique – l'électricité fait la preuve de ses qualités spectaculaires et avive la suggestion d'un auditoire confiant dans les possibilités infinies du développement de la science et de la technique. À mesure que l'énergie sort de l'enceinte des expositions, elle intéresse la presse spécialisée et de divulgation scientifique et technique, ainsi que les collections à vocation encyclopédique ou la littérature de fiction. L'électricité se présente comme la grande conquête du XIX^e siècle ; les hommes apprennent à la produire, la stocker, la transporter, et ils tirent parti de ses multiples applications. C'est à ce moment que se propage le mythe du « Tout par l'électricité ». Le discours est bien sûr relayé par les techniciens désireux d'imposer leur agenda et l'empire d'un nouvel ordre technocratique ; par les chefs d'entreprises qui s'appliquent à faire des affaires et à conquérir les consommateurs réticents ; mais par les romanciers et les hommes de lettres aussi, les politiciens ou les divulgateurs.

Parce qu'elle semblait induire, voire potentialiser, la recomposition du social, l'électricité est devenue un vecteur privilégié des utopies modernes. D'autre part, ses caractéristiques intrinsèques – une source d'énergie invisible, omniprésente et instantanée – en renforçaient la composante magique et le merveilleux. Ainsi, l'analyse de certaines informations liées au nouveau fluide révèle la façon dont l'utopique, l'inouï et le stupéfiant imprègnent le traitement donné aux innovations dérivées de l'énergie qui est associée au vaste imaginaire du progrès¹. Dans les

1. La présentation du fluide comme une force vivifiante, un agent quasi autonome de la transformation socio-politique donne lieu à son anthropomorphisation par l'industrie électrique. Elle revêt la forme d'une déesse féminine,

années 1880, l'essor de la technologie électrique rend plausibles des futurs jusqu'alors imaginés et encourage les lecteurs à interpréter ces histoires comme des prédictions et non plus comme de simples fantaisies. Il est d'ailleurs difficile de discerner, dans beaucoup de ces informations, les frontières souvent floues entre les descriptions techniques des réalisations en cours et les projets utopiques ; les experts eux-mêmes paraissent encourager ce langage futuriste lié à l'électricité². En définitive, le fluide semble échapper au champ du réel pour s'établir dans celui du possible, créant ainsi une confusion permanente entre les représentations et les pratiques.

Les pages suivantes analysent certains thèmes récurrents associés à l'électricité tels qu'on les trouve dans les récits d'anticipation scientifique, et notamment dans *Paris au XX^e siècle* (1863) de Jules Verne ou *Le Vingtième siècle. La vie électrique* (1890) d'Albert Robida. Ces deux romans ont contribué à codifier la perception de la nouvelle énergie. Ils ont aidé à construire un imaginaire précis et en ont même conditionné la diffusion dans la vie quotidienne, ce type d'œuvres touchant un public très vaste, tandis que la réception du discours strictement scientifique est plus limitée. Le cadre de l'analyse sera ensuite élargi par une comparaison entre ces registres et d'autres exemples tirés de la littérature espagnole de la fin du XIX^e siècle – dont les récits d'anticipation scientifique de Nilo María Fabra, un auteur espagnol qui a excellé dans l'élaboration d'utopies ou d'uchronies, à une époque marquée par le *Desastre*, la perte des dernières colonies espagnoles après la guerre traumatisante de Cuba et des Philippines.

L'une des premières questions qui se pose lorsque l'on aborde les récits d'anticipation scientifique est celle du recours même à ce type de formats pour entreprendre une analyse des représentations de l'électricité. En premier lieu, ils permettent de transformer l'innovation en quelque chose de culturellement et de socialement acceptable, de verbaliser le rejet, l'indifférence ou l'acceptation, en construisant un espace irréel propice à la pensée d'une réalité différente, impensable ou intolérable, où canaliser les peurs et les espoirs liés à une innovation technologique vouée à reconfigurer le réel. Ainsi, l'utopie devient le lieu du passage d'une culture technique à une autre, où l'innovation technologique peut être pensée et exprimée collectivement en toute tranquillité, puisqu'elle n'interfère pas avec la rationalité scientifique. Ces récits ne montrent donc pas seulement des craintes ou des espoirs collectifs, ils poursuivent aussi la domestication, la canalisation, l'acceptation et l'appropriation de ce qui est nouveau, par le recours à ces espaces de l'imaginaire³. Ils deviennent ainsi un indice clair de l'acceptation de la modernité et des tensions que le processus génère. Tout cela acquiert une densité particulière dans le cas de l'électricité, très tôt liée au futurisme et au vaste imaginaire du

servante ou fée, une notion présente dans la culture populaire française sous le nom de la « Fée Électricité ». Cf. A. Beltran et P. A. Carré, *La Fée et la servante. La société française face à l'électricité, XIX^e/ XX^e siècles*, Paris, Belin, 1999.

2. G. Gooday, *Electrical futures past*, Endeavour, 2005, vol. 29, n°4, p. 150-155. Et aussi D. E. Nye, *Electrifying America: social meanings of a new technology, 1880-1940*, Cambridge, The MIT Press, 1990.

3. A. F. Garçon, *L'Imaginaire et la pensée technique. Une approche historique, XVI^e/ XX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2012.

progrès qui, tout au long du XIX^e siècle, se revêt d'images optimistes et utopiques, mais aussi apocalyptiques ou négatives.

Paris au XX^e siècle (1863) de Jules Verne, ou le caractère duel du mystérieux fluide.

Dans toutes ses œuvres – même pour des périodes où les possibilités de son utilisation ne pouvaient guère susciter l'enthousiasme – Verne fait preuve d'un attachement particulier à l'électricité en comparaison avec d'autres sources d'énergie. Dans un premier temps, il la présente comme une merveilleuse curiosité, encore incapable toutefois de passer à un usage industriel⁴. Mais dès 1867 – après sa visite à l'Exposition Universelle de Paris – Verne est enthousiasmé par les possibilités qu'offre le fluide. Il le raconte dans son ouvrage de 1868, *Vingt mille lieues sous les mers*. Dans l'un de ses principaux chapitres, « Tout pour l'électricité », l'énergie devient la puissance miraculeuse qui alimente le Nautilus, une allégorie de la société européenne à venir⁵. La capacité de suggestion que l'électricité développe explique que le Nautilus, mais « l'Albatros » aussi – une sorte d'hélicoptère de *Robur le Conquérant* (1886) –, utilisent cette énergie pour fonctionner.

Cependant, s'il est une œuvre dans laquelle Verne met en évidence les angoisses et les peurs issues des contradictions propres au progrès et où il forge une identité duelle à l'énergie, c'est bien *Paris au XX^e siècle*. La position de l'auteur, clairement anti-industrialiste et pessimiste, lui vaut de ne pas publier le manuscrit, oublié jusqu'en 1994. L'éditeur de Verne, Pierre-Jules Hetzel, craignait en effet que personne ne lise un roman à ce point pessimiste qui risquait d'être catastrophique pour sa réputation d'écrivain, surtout après le grand succès de son premier roman, *Cinq semaines en ballon* (1863). Les développements technologiques décrits semblaient en outre parfaitement irréels : des trains souterrains à air comprimé précurseurs des métros modernes, des voitures à hydrogène et toute l'infrastructure qui en permettait le développement (comme des stations à gaz et des routes pavées), des gratte-ciel, des machines annonciatrices des fax modernes (télégraphes à imprimantes), des ordinateurs primitifs (calculatrices électro-mécaniques) constituant un réseau intégré moderne et capables d'envoyer des messages,

4. Dans cet esprit, dans *Cinq semaines en ballon* (1862), l'équipage du Victoria libère un missionnaire tombé aux mains des « sauvages », grâce à la production d'une intense lumière électrique. Dans *Voyage au centre de la Terre* (1865), l'expédition s'est équipée d'une bobine à induction, type Ruhmkorff, capable d'émettre une lumière artificielle semblable à celle du jour. Or, comme celle de ses contemporains, la position de Verne face au triomphe à venir de l'électricité n'est pas pleinement confiante : dans *De la terre à la lune* (1865), la capsule Columbia s'éclaire et se réchauffe au gaz, non à l'électricité (B. Esposito, « Les voyages extraordinaires de Jules Verne au pays de l'électricité », *Bulletin d'histoire de l'électricité*, 2000, n°35, p. 143-176).

5. C'est le moment où le capitaine Nemo explique au professeur Pierre Aronnax comment fonctionne le Nautilus : « — Et ces autres instruments dont je ne devine pas l'emploi ? — Ici, monsieur le professeur, je dois vous donner quelques explications, dit le capitaine Nemo. Veuillez donc m'écouter. » Il garda le silence pendant quelques instants, puis il dit : « Il est un agent puissant, obéissant, rapide, facile, qui se plie à tous les usages et qui règne en maître à mon bord. Tout se fait par lui. Il m'éclaire, il m'échauffe, il est l'âme de mes appareils mécaniques. Cet agent, c'est l'électricité. — L'électricité ! m'écriai-je assez surpris. — Oui, monsieur. » (J. Verne, *Vingt mille lieues sous les mers* (1868), Paris, Arvensa Éditions, 2014, p. 91).

l'utilisation du vent comme source d'énergie, des systèmes de sécurité automatisés ou des appareils modernes pour une guerre totale.

Paris au XX^e siècle raconte l'histoire de Michel Jérôme Dufrénoy, un jeune étudiant en littérature qui s'essaye ambitieusement à la poésie et à la dramaturgie dans la société parisienne de 1960. L'œuvre relate l'expérience amère de Michel dans cette société que dominent les fonctionnaires, technocrates et banquiers, et où la littérature, l'art et la musique sont méprisés. Les chiffres ont triomphé des lettres, le latin et le grec ont disparu des programmes éducatifs, et Victor Hugo ou Balzac sont d'illustres inconnus. La langue française elle-même s'est appauvrie et est devenue un jargon professionnel et technique car les botanistes, les chimistes et les mathématiciens mélangent les mots techniques et les vocables en anglais⁶. Voltaire devient ainsi Voiture et la Modernité transforme les utopies en enfer. Michel développe une vision tragique des relations humaines dans une société où, à l'exception de quelques amis, il est seul. Le pessimisme est un élément constant de l'œuvre et Verne invite le lecteur à porter un regard corrosif sur le monde qui l'entoure.

Le roman contient toutefois quelques éléments liés au progrès technologique. Verne connaissait bien les derniers avancements techniques. L'électricité surtout apparaissait comme l'une des conquêtes de l'homme au XX^e siècle. Ainsi par exemple, son chemin de fer utilise un système de propulsion hybride entre l'air comprimé et l'électricité, et révèle la présence de l'une des nombreuses énergies concurrentes du gaz pour la fourniture de force à l'époque de Verne. Et lorsqu'il évoque l'éclairage de Paris, l'auteur contribue à la codification de l'image des métropoles électriques du XX^e siècle – propres à l'imaginaire du cosmopolitisme de la fin du siècle fondé sur les profonds changements que connaissaient les villes de l'époque, dont le Paris du Second Empire –, même si le gaz n'a pas entièrement disparu :

La foule encombraït les rues ; la nuit commençait à venir ; les magasins somptueux projetaient au loin des éclats de lumière électrique ; les candélabres établis d'après le système Way par l'électrisation d'un filet de mercure, rayonnaient avec une incomparable clarté ; ils étaient réunis au moyen de fils souterrains ; au même moment, les cent mille lanternes de Paris s'allumaient d'un seul coup. Cependant, quelques boutiques arriérées demeuraient fidèles au vieux gaz hydrocarbure (...). Qu'eut dit un de nos ancêtres à voir ces boulevards illuminés avec un éclat comparable à celui du soleil, ces mille voitures circulant sans bruit sur le sourd bitume des rues, ces magasins riches comme des palais, d'où la lumière se répandait en blanches irradiations (...)⁷.

6. La logique du monde des affaires industrielles s'est même imposée à l'université, à la poésie et à l'art. Ainsi, la Société Générale de Crédit instructionnel est une version moderne de l'ancien Ministère de l'Éducation ; elle a son propre conseil d'administration et son assemblée des actionnaires. La poésie moderne est représentée par des œuvres telles que les « Harmonies électriques », les « Méditations sur l'oxygène » ou les « Odes décarbonatées ». Une statue de la muse de l'industrie est installée au centre du Louvre : « une forte mégère accroupie sur un cylindre de machine, tenant un viaduc sur ses genoux, pompant d'une main, soufflant de l'autre, avec un collier de petites locomotives sur ses épaules et un paratonnerre dans son chignon ! » L'Opéra lui-même est une succursale de la Bourse et certains écrivains, intellectuels et artistes sont des bureaucrates à la solde du Grand Entrepôt Dramatique qui a anéanti l'originalité de la littérature.

7. J. Verne, *Paris au XX^e siècle*, Paris, Hachette Le Cherche midi, 1994, p. 19-21.

Quant au télégraphe, il est universel et s'est propagé dans toute la ville :

Chaque maison avait ses fils particuliers, d'après le système Wheatstone en usage depuis longtemps dans toute l'Angleterre. (...) De plus, la télégraphie photographique, inventée au siècle dernier par le professeur Giovanni Caselli de Florence, permettait d'envoyer au loin le fac-similé de toute écriture, autographe ou dessin, et de signer des lettres de change ou des contrats à cinq mille lieues de distance. Le réseau télégraphique couvrait alors la surface entière des continents et le fond des mers ; l'Amérique ne se trouvait pas à une seconde de l'Europe, et dans l'expérience solennelle qui fut faite en 1903 à Londres, deux expérimentateurs correspondirent entre eux, après avoir fait parcourir à leur dépêche le tour de la terre⁸.

Toutefois, le chapitre le plus intéressant en termes de représentation du fluide est le XVI, « Le Démon de l'électricité ». L'énergie y apparaît, pour la première fois et de façon très nette, sous un jour négatif. Elle est associée à ce que la société industrielle a de pire, à son impersonnalité et son caractère aliénant. Au plus profond du désespoir, Dufrénoy tente d'échapper à cette civilisation moderne du progrès dans laquelle il est incapable de s'intégrer tandis qu'il recherche sa fiancée Lucy. Dans son délire, il se persuade que le démon de l'électricité le poursuit et qu'il est incapable d'échapper à sa présence. Sa fuite égarée dans la nuit de Paris l'amène sur les bords de la Seine. Celle-ci a été transformée en un barrage immense qui fournit des millions de kilowatts à la ville. En regardant le ciel, Dufrénoy voit tout un ensemble « de fils électriques qui passaient d'une rive à l'autre, et tendaient comme une immense toile d'araignée jusqu'à la Préfecture de Police ». Accablé par cette vision, Michel se réfugie dans Notre-Dame :

Notre-Dame était là ; ses vitraux resplendissaient de lumière ; des chants solennels se faisaient entendre. Michel entra dans la vieille cathédrale. Le salut finissait. En quittant l'ombre de la rue, Michel fut ébloui ! L'autel étincelait des feux électriques et des rayons de même nature s'échappaient de l'ostensoir soulevé par la main du prêtre ! « Toujours l'électricité, répéta le malheureux, même ici ! »⁹

La fin du chapitre offre une représentation également intéressante de l'image duelle du fluide, lieu commun très fréquent à l'époque de la construction de son imaginaire. L'électricité agit comme un double miroir. L'énergie qui s'y reflète est tout aussi bénéfique que maléfique, et également capable de créer que de détruire. Michel tombe sur un « concert électrique » où un même pianiste joue sur deux cents pianos reliés entre eux par du courant¹⁰. De la création artistique l'on passe à la mort lorsqu'en longeant la prison pour mineurs, Michel voit monter un gibet

8. *Ibid.*, p. 39.

9. *Ibid.*, p. 134-135.

10. « Néanmoins, il continua ; enfin, il arriva au milieu d'un assourdissement épouvantable, à une immense salle dans laquelle dix mille personnes pouvaient tenir à l'aise, et sur le fronton, on lisait ces mots en lettres de flammes : Concert électrique. (...) Fuyons ! fuyons ! s'écria le malheureux, poursuivi par ce démon tenace ! hors de Paris ! hors de Paris, je trouverai peut-être le repos ! » (*ibid.*, p. 136).

dont la guillotine a été remplacée par la décharge électrique. Verne anticipe ici la chaise électrique, qui ne sera utilisée que dans les années quatre-vingt-dix aux États-Unis¹¹. Les déambulations mélancoliques de Michel se terminent au cimetière du Père Lachaise. Le protagoniste y découvre un Paris enfumé par les cheminées de dix mille usines. Il maudit une fois encore cette société puis s'écroule, inanimé, dans la neige.

Il n'y a en définitive aucun doute sur le rôle central de Jules Verne – ni d'ailleurs des expériences publiques, voire des expositions nationales ou internationales – dans la popularisation de l'électricité. Ses récits ont favorisé la visibilité de l'énergie et ont donc contribué à la formation d'une vraie culture technique populaire avant même l'Exposition de 1881. Il a su exprimer aussi les espoirs et les préoccupations d'une époque face au changement socio-technologique. Dans *Paris au XX^e siècle*, l'électricité est présentée comme une fée vivifiante ou une servante fidèle à même de se répandre dans toute la société, d'apporter la vie et le bonheur, et de contribuer à la création d'une société plus volontariste, incarnée par la vitesse des nouveaux moyens de communication. Mais elle est parfois décrite aussi comme une force de la nature déchaînée, capable de tuer, comme la foudre ; ou encore comme une métaphore de la maîtrise excessive et aliénante de la technique, dont la plus haute représentation est ce fluide omniprésent auquel l'on ne peut échapper. Cet ouvrage contredit l'idée traditionnelle que l'on se fait de l'auteur, apôtre du progrès scientifique. Son désenchantement à l'égard du monde qu'il pressent déjà est clairement exprimé dans cette œuvre. Le pessimisme et le scepticisme verniens ne sont donc pas qu'une question de maturité.

Le Vingtième Siècle. La Vie électrique (1890). *Albert Robida ou l'impossible maîtrise de l'électricité*

Si Albert Robida s'est distingué comme illustrateur, caricaturiste, journaliste et écrivain, il a aussi été le véritable maître de la littérature de science-fiction. Il écrit sa trilogie d'anticipation – celle grâce à laquelle il a été redécouvert – *Le Vingtième siècle* (1883), *La Guerre au vingtième siècle* (1887) et *Le Vingtième siècle. La vie électrique* (1890) dans la décennie 1880-1890. L'époque est marquée par l'euphorie qui enveloppe tout ce qui est électrique et parcourt la société française en cette fin de siècle. Elle coïncide en outre avec un moment intense de production de littérature de vulgarisation scientifique marquée par des personnages comme Louis Figuier.

Robida se fait l'écho de toutes les mutations introduites par la technologie et prolonge jusqu'à ses dernières limites le pouvoir des innovations. L'auteur met l'accent sur la façon dont la nouvelle technologie a transformé la société et la vie des individus. Il propose un ensemble d'inventions intégrées dans la vie

11. « Là, un spectacle sinistre ! là, on dressait l'échafaud ! Une exécution se préparait au lever du jour. La plateforme s'élevait déjà sous la main des ouvriers qui chantaient. Michel voulut s'échapper à cette vue ; mais il se heurta contre une caisse ouverte. En se relevant, il y vit une batterie électrique. La pensée lui revint ! il comprit. On ne coupait plus la tête. On foudroyait avec une décharge. Cela singeait mieux la vengeance céleste. Michel poussa un dernier cri, et disparut. » (*ibid.*).

quotidienne et imagine les changements sociaux qu'elles induisent. Si *La vie électrique* (1890) trahit un certain pessimisme quant aux possibilités de développement scientifique et technique, la finesse de son humour, son sarcasme et son ironie l'empêchent de tomber dans le style sombre de *Paris au XX^e siècle*. L'auteur décrit la société française « ultra-scientifique » de 1955. L'œuvre raconte la relation qui lie George Lorriss – lieutenant de l'armée française dans le corps des ingénieurs chimistes et fils du grand scientifique et inventeur Philox Lorriss – à Estelle Lacombe. Parce qu'elle est d'une famille de classe moyenne et qu'elle ne brille pas par ses succès académiques et scientifiques, le père de Georges s'oppose au mariage.

En tout état de cause, la maîtrise de l'électricité est présentée ici aussi comme la grande conquête du siècle :

C'est la conquête définitive de l'Électricité, du moteur mystérieux des mondes qui a permis à l'homme de changer ce qui paraissait immuable, de toucher à l'antique ordre des choses, de reprendre en sous-œuvre la Création, de modifier ce que l'on croyait devoir rester éternellement en dehors et au-dessus de la Main humaine ! L'Électricité, c'est la Grande Esclave. Respiration de l'univers, fluide courant à travers les veines de la Terre, ou errant dans les espaces en fulgurants zigzags rayant les immensités de l'éther, l'Électricité a été saisie, enchaînée et domptée. Elle est l'inépuisable foyer, elle est la lumière et la force ; sa puissance captive est employée à faire marcher aussi bien l'énorme accumulation de machines colosses de nos millions d'usines, que les plus délicats et subtils mécanismes¹².

L'homme a même réussi à soumettre la nature ; il contrôle les saisons et la météorologie au moyen de l'électricité, grâce à la projection périodique de courants dans l'atmosphère. Les communications ont atteint leur développement maximum avec des dispositifs tels que le « téléphonoscope », une sorte de télévision capable de transmettre et de communiquer des informations visuelles, de mettre en contact tous les foyers et, par exemple, de diffuser à toute heure les dernières informations, la dernière pièce de théâtre, des cours à distance ou des réunions politiques. Les transports sont aériens ou encore assurés par un lacis mondial de tubes électropneumatiques ; un réseau de câbles – aériens ou souterrains – s'étend sur toute la planète et impose une saturation de poteaux à la nouvelle géographie des villes. Robida dépeint aussi l'hélicoptère ou « aéronef », un véhicule destiné au déplacement individuel et qui peut évoluer dans les airs ; le sous-marin aussi, évocation du sous-marin moderne et utilisé par la marine ; l'électricité améliore également les rendements agricoles et industriels.

Mais Robida a su décrire aussi les effets négatifs de la « Fée Électricité » dont il fait une métaphore des conséquences les plus noires de l'industrialisme et de la modernité. Deux questions préoccupent plus précisément l'auteur : la décadence et la catastrophe. La décadence physique est provoquée par la « surexcitation cérébrale » d'une société exclusivement dédiée à la culture de la connaissance empirique. Adrien La Héronnière en est un exemple : patient du collaborateur de

12. A. Robida, *Le Vingtième Siècle. La vie électrique*, Paris, La Science Illustrée, 1892, p. 15-16.

Philox Lorris, Sulfatin, il est épuisé par une vie de travail mental intense¹³. Les scientifiques vont jusqu'à proposer de régénérer la race en croisant – dans une ligne clairement eugénique – les citoyens de ces villes hyper-techniques avec des spécimens venus de la campagne, des zones épargnées par la science et la technologie. « La vie électrique » devient ainsi un niveau métaphorique qui permet de définir les nouveaux rythmes pressants de la modernité, avec son stress, le manque de temps, et l'épuisement et la déchéance corporelle qui en résultent. Il va jusqu'à imaginer une réserve épargnée par la technologie, le Parc National d'Armorique et le tout petit village de Kernœl, où la lumière chaude des réverbères et des lampes à huile remplace l'agressivité de l'arc voltaïque et sa lumière pâle et invasive, et où les gens de la ville viennent en vacances se soigner contre les maux de la société hyper-technique¹⁴.

La catastrophe associée à l'électricité est la seconde des peurs exprimées par Robida. Si l'énergie a révolutionné les communications, sa diffusion éveille de nouvelles inquiétudes et de vieilles angoisses. Le danger est implicite, le risque constant. En effet, la maîtrise et le contrôle du fluide ont engendré de nouvelles menaces, pour la plupart permanentes et en état de latence. En ce sens, l'exemple paradigmatique est la « tournade » ou orage électrique, une sorte de cyclone capable de dévaster des régions entières. Le contact entre George Lorris et Estelle Lacombe, les protagonistes, se produit d'ailleurs au cours de l'un de ces orages qui déclenche une interférence entre leurs téléphonoscopes. Ce phénomène atmosphérique – jamais vu à l'époque – est le résultat d'une fuite périodique de fluide dans les grandes réserves d'électricité. La fréquence de ces catastrophes est donc connue et la société du XX^e siècle a appris à vivre avec ces manifestations :

Mais l'Esclave que nous avons su forcer à nous rendre tant et de si variés services n'est pas si bien domptée, si bien rivée à ses chaînes qu'elle n'ait encore parfois ses révoltes. Avec elle, il faut veiller, toujours veiller, car la moindre erreur, la plus petite négligence ou inattention peut lui fournir l'occasion qu'elle ne laissera pas échapper d'une sournoise attaque ou même d'un de ces brusques réveils qui font éclater les catastrophes. La tournade était dans son plein ; les accidents causés par la terrible puissance du courant fou, par ces effroyables forces naturelles emmagasinées, concentrées et mesurées par l'homme, échappées soudain à sa main directrice, libres maintenant de tout frein, se multipliaient sur une région représentant à peu près le cinquième de l'Europe. Depuis une

13. « Vous donnerez par politesse à ce pauvre monsieur un peu moins de soixante-dix ans, pensant le rajeunir, et, en réalité, ce vénérable aïeul n'en a que quarante-cinq ! Oui, Adrien La Héronnière est l'image parfaite, c'est-à-dire poussée jusqu'à une exagération idéale, de l'homme de notre époque anémiée, énervée ; c'est l'homme d'à présent, c'est le triste et fragile animal humain, que l'outrance vraiment électrique de notre existence haletante et enfiévrée use si vite, lorsqu'il n'a pas la possibilité ou la volonté de donner, de temps en temps, un repos à son esprit tordu par une tension excessive et continue, (...) » (*ibid.*, p. 31).

14. « Où sommes-nous donc ? Avons-nous reculé de cent-cinquante ans en arrière, ou sommes-nous dans une partie du monde si lointaine et si oubliée que le progrès n'y a pas encore pénétré ? Non pas ! Nous sommes en France, sur la mer de Bretagne, dans un coin détaché des anciens départements du Morbihan et du Finistère, formant, sous le nom de Parc national d'Armorique, un territoire soumis à un régime particulier. Dans ce Parc national, où se perpétue l'immense calme de la vie provinciale de jadis, tous les énervés, tous les surmenés de la vie électrique, tous les cérébraux fourbus et anémiés viennent se retremper, chercher le repos réparateur, oublier les écrasantes préoccupations du cabinet de travail, de l'usine ou du laboratoire, loin de tout engin ou appareil absorbant et énervant, sans Télé, sans phonos, sans tubes, sous un ciel vide de toute circulation. » (*ibid.*, p. 34).

heure, toutes les communications électriques se trouvant coupées, on peut juger de la perturbation apportée à la marche du monde et aux affaires¹⁵.

Un imaginaire de la transgression se construit, la peur associée au défi prométhéen de s'être approprié, par la maîtrise de la foudre, une connaissance auparavant réservée aux dieux. Associée à cette nouvelle énergie, la modernité inquiète : l'électricité, en tant que force de la nature, ne pourra jamais être totalement maîtrisée. En ce sens, Robida exprime mieux que quiconque la façon dont ce noyau du système scientifique et technologique est capable de générer un mal terrible ; il explique que la machine finira par asservir l'homme et que les forces qu'elle libère sont de taille à détruire la civilisation¹⁶.

La science-fiction en Espagne : les récits de Nilo María Fabra à la fin du siècle

Il était traditionnellement admis que les pays attardés en termes de développement scientifique et technique étaient incapables de générer des histoires originales dans le domaine de la science-fiction. Dans cet esprit, les auteurs espagnols se seraient donc tout simplement limités à imiter leurs voisins européens. Or une analyse plus rapprochée du sujet révèle leur capacité à créer des histoires qui présentent le futur d'une manière originale. La science-fiction espagnole n'est pas fortuite si l'on tient compte de la grande activité éditoriale du XIX^e siècle dans le domaine de la traduction d'œuvres étrangères et de traités de vulgarisation scientifique. Ainsi, par exemple, Jules Verne a été un best-seller, tout comme Zola, dans la seconde moitié du XIX^e. Les ouvrages narratifs et scientifiques de Camille Flammarion connaissent le même engouement et sont traduits en dix volumes entre 1874 et 1884. La version espagnole de *La Pluralité des mondes habités* (1866) jouit d'une grande popularité. Malgré son retard scientifique et technique relatif, l'Espagne a donc été capable de produire des œuvres novatrices dans le domaine de la science-fiction. Et l'infériorité espagnole a précisément permis le développement de récits qui explorent les possibilités de la science par le biais de la fiction. Beaucoup d'écrivains tentaient de défendre ainsi la potentialité de la science espagnole et d'imaginer même un monde fictif où celle-ci se situerait à l'avant-garde de l'Europe¹⁷.

15. *Ibid.*, p. 9.

16. Le récit de Robida contredit donc l'opinion de tous les auteurs qui estiment que le regard que les écrivains de science-fiction du XIX^e siècle portaient sur la science et la technique était parfaitement positif ; on l'a également constaté chez Verne. Cf. B. Stableford, « Man-made catastrophes », in E. Rabkin, H. Greenberg et J. Olander (dir.). *The End of the World*, Carbondale, Southern Illinois, 1983. L'auteur explique comment, avant 1895-1898 et la découverte des rayons X par Roentgen et de la radioactivité par Becquerel, il était difficile de concevoir le recours à la science et à la technique dans le but d'anéantir l'humanité.

17. Dans *Una temporada en el más bello de los planetas* par exemple – rédigé dans les années 40 mais publié dans la *Revista de España* entre 1870-1871 – Tirso Aguimana de Veca raconte l'histoire d'un voyage hypothétique à Saturne, et anticipe déjà certaines des approches de Verne dans son voyage à la Lune. La lumière électrique est précisément l'une des manifestations curieuses qui apparaissent sur Saturne, alors qu'Edison n'avait pas encore inventé l'ampoule. Le récit d'Antonio Flores, *Ayer, hoy y mañana* (1863) raconte, dans son troisième volume *Mañana o la chispa eléctrica*, les aventures de l'avocat Venancio venu d'Estrémadure, au Madrid hypertechnologique de 1899. L'ouvrage présente des similitudes avec *Paris au XX^e siècle* de Verne, alors même que ce roman était totalement inconnu en Espagne. La vision

Fervent admirateur des œuvres de Verne et de H.G. Wells, Nilo María Fabra – journaliste, écrivain et homme politique libéral – est l’auteur espagnol qui, dans les dernières années du siècle, s’est distingué dans la création d’utopies et de mondes futurs, au point d’être considéré comme le précurseur de la science-fiction en Espagne. Fabra conjugue par ailleurs les modalités les plus critiques de la science-fiction, au gré des turbulences de la situation espagnole de la fin du siècle, ce qui imprime à ses créations un caractère nettement *régénérationniste*. Fabra a publié trois livres de contes : *Por los espacios imaginarios (con escalas en la tierra)* (1885), *Cuentos ilustrados* (1895) et *Presente y futuro. Nuevos cuentos* (1897). Parmi ses nombreux récits d’anticipation, d’utopies et d’uchronies, il faut citer « Lo presente juzgado por lo porvenir en el siglo XX » (1895) [Le présent jugé par l’avenir au XX^e siècle], une utopie sociale, politique et technologique qui critique, par le biais d’une comparaison avec les temps à venir, les problèmes sociaux et politiques de l’Espagne de la fin du XIX^e. Entre autres progrès technologiques, le XX^e siècle connaît le triomphe de l’électricité¹⁸. Les chemins de fer sont aériens, sur lesquels glissent des voitures tirées par des appareils électriques ; à bord des navires, le fluide remplace la vapeur, et toute l’industrie et l’agriculture utilisent la nouvelle énergie, réduisant ainsi les coûts du transport et de la production. Le moteur électrique est la conquête majeure. Il permet en effet de dissocier le lieu de production de celui de la consommation et contribue à créer « la verdadera libertad, la que hace al hombre señor de sí mismo y lo emancipa en cuanto cabe dentro del orden social, en que forzosamente hemos de vivir, del despotismo de la asociación¹⁹ ». De sorte que l’électricité pourrait même favoriser l’égalité sociale, mettre fin à la lutte des classes et aux révolutions en se berçant des rêves utopiques d’égalité, par la délocalisation industrielle et le retour du travail à domicile :

Hasta la cuestión de las clases obreras, pavoroso problema que embargaba el ánimo de nuestros abuelos, se ha resuelto con el fraccionamiento y baratura de la fuerza y la subdivisión del trabajo hasta sus últimos límites, con lo cual las casas de los operarios se han convertido en verdaderas fábricas, anulando así los grandes establecimientos industriales²⁰.

de Flores est moins pessimiste que celle de Verne mais on retrouve tout de même dans son œuvre un avertissement contre les tendances négatives inhérentes à la modernité : l’uniformité et la centralisation, la tyrannie de la quantification, la publicité, la domination excessive de la technique, le rationalisme extrême ou le rôle insidieux du capital. D’autre part, publié en 1887, *El Anacronópete* d’Enrique Gaspar est le premier exemple connu de machine à explorer le temps, antérieur donc à la publication de l’ouvrage de H.G. Wells en 1895. Cf. N. Santiañez-tio, « Nuevos mapas del Universo : Modernidad y ciencia ficción en la literatura española del siglo XIX (1804-1905) », *Revista Hispánica Moderna*, 1994, vol. 47, n° 2, p. 269-288.

18. « El vapor con sus múltiples aplicaciones constituyó la principal gloria del siglo XIX. La aplicación de la electricidad como fuerza motriz es, sin duda alguna, la verdadera causa del progreso que, en el orden material, hemos alcanzado en el siglo XX » [« La vapeur, avec ses multiples applications, a été la principale gloire du XIX^e siècle. L’application de l’électricité comme force motrice est, sans nul doute, la véritable cause du progrès dont nous jouissons au XX^e siècle dans le domaine du matériel »]. N. Fabra, *M. Relatos de ciencia-ficción*, Madrid, Laberinto, 2006, p. 87.

19. « la vraie liberté, celle qui rend l’homme maître de lui-même et l’émancipe – autant que faire se peut dans l’ordre social dans lequel inévitablement nous devons vivre – du despotisme de l’association » (*ibid.*, p. 88).

20. « Le sujet même des classes ouvrières, problème consternant qui accablait nos aïeux, a été résolu par le fractionnement et le bas prix de la force, et par la sous-division du travail jusqu’à ses limites ultimes ; ainsi, les

En ce sens, le point de vue de Nilo est conservateur. En tant que membre du Parti libéral il s'opposait furieusement à la démocratie et au socialisme. De ce fait, sa vision est liée à celle de tous les secteurs – généralement conservateurs – qui intègrent la nouvelle énergie dans leurs programmes pour favoriser un travail décentralisé, à domicile, plus moralisé et à l'écart des grandes agglomérations industrielles.

Dans l'ordre du politique, Fabra adresse des critiques sévères au système de la Restauration. S'il n'esquisse pas une nouvelle physionomie sociale et politique pour la future Espagne, il explique toutefois comment le progrès des sciences, le développement des moyens de communication, l'épargne accrue et la richesse, l'essor de l'instruction publique et un nouveau sens pratique avaient garanti, avec l'intégration en Europe, un paysage nouveau. En tout état de cause, Nilo estime que la science et la technologie sont la base du progrès : « Como nada contribuye tanto a los adelantos morales de un pueblo como el progreso material, no deben sorprendernos los que en el espacio de cincuenta años se han realizado en nuestra España²¹ ».

Dans le même esprit que le récit précédent, citons « Un viaje a la República Argentina en el siglo XXI » (1895) [Un voyage en République Argentine au XXI^e siècle], véritable apothéose de la révolution que connaissent les moyens de communication grâce à l'électricité. L'histoire commence par la description d'un voyage que fait l'auteur en 2003 à la capitale argentine, dans un monde dominé par la technologie. Fabra y décrit des systèmes modernes de transports et de communication : le tramway électro-aérien par exemple et ses gares perchées sur les toits des maisons, les réseaux de « chemins d'aluminium », les trains équipés de « wagons palais » tractés par de puissantes machines électriques, les « mégaphones » (sorte de radio), ou encore les phonographes qui, connectés au « réseau téléphonique universel », autorisent de reproduire des informations. Le développement des communications permet d'exaucer le rêve d'un cosmopolitisme global, où l'unité s'impose et les frontières sont virtuelles. Le récit présente Buenos Aires comme une ville développée, avec ses bibliothèques et ses milliers de livres-phonographes, ses avenues terrestres et aériennes, son magnifique port et ses sous-marins, les « chemins d'aluminium » souterrains ou les tramways électro-aériens. Parallèlement au développement technologique, Fabra décrit les changements politiques qu'il souhaite pour le XXI^e siècle. Le voyage coïncide avec la guerre entre la Confédération d'Amérique du Sud et les États-Unis, et avec la victoire navale de la première soutenue par les sous-marins espagnols dans le Golfe du Mexique. Les États-Unis deviennent alors une puissance subsidiaire et la race latine fait preuve de sa vigueur face aux pays anglo-saxons, une idée déjà présente dans d'autres récits de

demeures des ouvriers ont été transformées en de véritables usines, et les grands établissements industriels ont été annulés » (*ibid.*, p. 88).

21. « Comme rien ne contribue autant au progrès moral d'un peuple que les avancements matériels, celui qu'a connu notre Espagne en l'espace de cinquante ans ne doit pas nous étonner » (*ibid.*, p. 89).

Fabra²². Il est intéressant de souligner ici encore la confiance dans le développement scientifique et technologique ; l'œuvre s'achève en effet sur la promesse de nouveaux progrès²³.

Dans l'esprit de « Lo presente juzgado por lo porvenir en el siglo XX » (1895), une autre histoire de 1895 s'intitule « En el planeta Marte » [Sur la planète Mars]. Lorsque les astronomes « marticoles » parviennent à communiquer avec les habitants de « Azul » (la Terre), « por medio de enormes proyectores eléctricos instalados a gran distancia » [« au moyen d'énormes projecteurs électriques installés à une grande distance »], le contact sert à établir un contre-point entre la société martienne utopique, civilisée et mécanisée et le monde occidental du XIX^e siècle. La première est une société hyper-technologique dont les télécommunications sont considérablement développées. Toutes les maisons ont un phonographe en guise de radio moderne, la presse est orale, et les progrès du téléphone font que la lecture et l'écriture sont tombées en désuétude. Les martiens connaissent également la télévision, incarnée par un dispositif appelé « téléphotéidoscope » qui transmet les images à distance et les reproduit sur un miroir pouvant servir aussi à des conférences privées. Les rues, les routes et les chemins sont des plates-formes en mouvement, tandis que tout un réseau de canaux et de navires électriques supporte le transport maritime et fluvial. Si le vaste développement du système de communications a permis l'unité politique au sein d'un seul Etat, il permet aussi la fusion linguistique et religieuse. « Azul », au contraire, se trouve « sumida en la más vergonzosa barbarie »²⁴. Le développement de la technologie, et de l'électricité, n'en est encore qu'à ses balbutiements :

Aunque de pocos años a esta parte se han realizado algunos progresos, los medios de comunicación son toscos e imperfectos. Los terrícolas emplean todavía del vapor de agua, lo cual exige máquinas complicadas, y, sobre todo, pesadísimas y costosas. La ciencia eléctrica está en la infancia. No han encontrado el procedimiento práctico y económico de utilizar la electricidad como única fuerza motriz. Desconocen en absoluto el fluido vital y el que llamamos innominado, cuyo descubrimiento tan gran revolución produjo en la mecánica²⁵.

22. À la fin de « Un voyage en République Argentine », Fabra a l'intuition du conflit armé qui va opposer l'Espagne aux États-Unis en 1898. Dans une autre ouvrage de 1885, « Le désastre de l'Angleterre en 1910 », il raconte – suivant une ligne de pensée très répandue dans l'Europe de l'époque qui pressentait la Grande Guerre à venir – l'embrasement de la Coalition continentale contre l'Angleterre, et l'amélioration des communications et des armes qui détermine la défaite de cette dernière. Il y est également question de l'union douanière entre le Portugal et l'Espagne – une autre idée que poursuivent les écrivains de l'époque sous le nom de « Ibérisme » – et de la domination de l'Espagne sur le Nord de l'Afrique.

23. « Bajo estos auspicios se abre una nueva era de paz y prosperidad; y como si los progresos en el orden material, obtenidos durante los siglos XIX y XX, no fueran bastantes para satisfacer las aspiraciones de la humanidad, en los albores del XXI se descubre al fin, con éxito completo y admirable, la dirección de los aerostatos, con lo cual resultan inútiles los aluminio-carriles para el transporte de viajeros ». [« Sous ces auspices, une nouvelle ère de paix et de prospérité s'est ouverte ; et comme si les progrès d'ordre matériel réalisés au cours des XIX^e et XX^e siècles ne suffisaient pas à satisfaire les aspirations de l'humanité, l'on découvre enfin, à l'aube du XXI^e siècle, forte d'un succès complet et admirable, la direction des aérostats qui rendent superflus les chemins d'aluminium pour le transport des passagers »] (*ibid.*, p. 105).

24. « embourbée dans une barbarie honteuse » (*ibid.*, p. 123).

25. « Si des progrès ont été faits ces dernières années, les moyens de communication restent rudimentaires et imparfaits. Les terriens utilisent encore la vapeur d'eau, ce qui nécessite des machines complexes et surtout extrêmement lourdes et coûteuses. La science électrique n'est qu'en germe. Ils n'ont pas trouvé de moyen pratique et

En termes d'organisation sociale et politique, l'égoïsme de l'homme est critiqué, celui d'une certaine minorité surtout, qui a mené à la formation de gouvernements vivant au détriment des peuples, et à des rivalités fréquentes entre États, antichambres de la guerre. L'assujettissement et l'inégalité dont souffre la femme sont également condamnés, tout comme l'infériorité de l'éducation qui, sur Mars, est dispensée au travers du sommeil hypnotique. Le texte se termine sur la prière collective des habitants de Mars, une sorte de Notre Père déiste qui confirme l'état de paix, de tranquillité et de solidarité régnant sur la planète par opposition au sous-développement qui frappe la Terre, et qui chante les louanges de la science perçue comme le fondement du bonheur humain : « Consérvanos, Señor, ante todo la inteligencia, destello sólo de la tuya, a fin de que dominemos la materia y las fuerzas naturales que para el perfeccionamiento del espíritu en la lucha con ellas pusiste en torno nuestro²⁶ ».

Malgré l'éloge continu de Fabra à la science et à la technologie qui sont les fondements du progrès, l'écrivain n'a pas hésité à développer de nouvelles figures d'anxiété associées au fluide. Dans son récit « Teitan el Soberbio. Cuento de lo porvenir » [Teitan le Prétentieux. Conte de l'avenir] (1897), son attitude positive envers la technologie cède le pas à un futur où, pour la première fois, les innovations favorisent le totalitarisme et, à sa tête, un monarque unique et absolu, Teitan. Comme dans son histoire de la planète Mars, la vitesse des communications permet l'universelle unité politique et de langage. Toutefois, plutôt que d'exploiter les conséquences positives de ces progrès, elle avantage le tyran Teitan qui devient roi de la Terre. Comme une personnification de « l'Etat-Dieu » omniprésent, il exerce une dictature totalitaire fondée sur le « monopole de l'électricité ». Tout un entrelacs de câbles télégraphiques et téléphoniques souterrains et sous-marins, ainsi qu'une « armée d'électriciens » sont dédiés à l'espionnage de la population mondiale. Les murs, les plafonds des chambres, le pavage des rues et jusqu'aux voitures aériennes sont truffés de micros destinés à transmettre le moindre mot au Ministère de la Police. Sous toutes les villes du monde, le souverain a réussi à placer d'énormes entrepôts d'un explosif de forte puissance, reliés à son palais par des fils électriques, de sorte qu'il tient entre ses mains la destruction de la planète. Les dissidents sont voués à l'électrocution et Teitan aspire même à contrôler la pensée de ses sujets. Ainsi, « las nobles conquistas y portentosos triunfos de las ciencias físicas sobre la materia habíanse convertido en serviles instrumentos de opresión y esclavitud »²⁷.

économique d'utiliser l'électricité comme force motrice unique. Ils ignorent absolument tout du fluide vital et de celui que nous baptisons l'innommé, dont la découverte a déclenché une telle révolution dans la mécanique » (*ibid.*, p. 123).

26. « Garde nous, Seigneur, l'intelligence par-dessus toute chose, simple éclat de la tienne, afin que nous maîtrisons la matière et les forces naturelles dont, pour le perfectionnement de l'esprit par la lutte à leur rencontre, tu nous a entourés » (*ibid.*, p. 127).

27. « Les nobles conquêtes et les triomphes prodigieux des sciences physiques sur la matière étaient devenus les instruments serviles de l'oppression et de l'esclavage » (*ibid.*, p. 217).

Conclusion

Cette étude montre bien que l'électricité, contrairement à d'autres sources d'énergie, n'a jamais été exclusivement appréhendée dans des termes fonctionnels ou utilitaires stricts. Au moment de son introduction et de sa diffusion sociale, elle semblait plus profondément ancrée dans l'imaginaire collectif que dans la réalité d'un marché qui s'étendait lentement, parfois même contre le gré des consommateurs. En ce sens, elle a été, dès ses débuts, imprégnée de significations différentes et de narrations qui mobilisaient, par exemple, l'univers de l'anticipation et de la science-fiction. En effet, certains formats tels que l'anticipation scientifique – largement plus répandue dans le grand public que le discours strictement savant des experts – ont permis de codifier la perception de la nouvelle énergie, en participant à la construction d'un imaginaire précis et en conditionnant même la diffusion sociale. La nouvelle énergie n'était donc pas un élément étranger aux auteurs disposés à spéculer sur les possibilités qu'offrait une société soumise à de profonds changements et où le présent semblait une vision imparfaite d'un avenir qui, en théorie, devrait être meilleur.

L'électricité, en tant qu'énergie dynamisatrice de la Seconde Révolution Industrielle et conquête scientifique et technique majeure du XIX^e siècle, a joué un rôle central dans le développement des rhétoriques du progrès. Dès le milieu du XIX^e siècle et jusqu'au début du XX^e, elle s'est imposée comme une image récurrente de la modernité. En ce sens, elle a développé de multiples facultés de suggestion et est devenue un élément clé de la vision utopique de l'avenir. Toutefois, parallèlement aux enthousiasmes, les premières résistances et les premières peurs commencent à poindre. L'énergie représentait une civilisation matérielle nouvelle venue perturber les coutumes établies ; elle était le fer de lance et l'incarnation des changements introduits tout au long du siècle par l'industrialisation et le machinisme. Elle pouvait donc devenir aussi un vecteur d'expression privilégié des peurs, des craintes et de la méfiance qu'inspiraient la modernité et le progrès, au tournant du siècle surtout, alors que l'on entrevoit les conséquences les plus négatives de l'industrialisme. En ce sens et malgré les promesses qu'elle véhiculait, l'électricité n'était pas sans représenter un facteur de désordre, et donc de peur. Les inquiétudes communes étaient le plus souvent liées à la perte d'indépendance vis à vis de la technique et à l'assomption de l'impuissance à contrôler totalement ses potentiels. Les récits négatifs s'inscrivent dans un ensemble de réserves opposées à la modernité et dans un courant de critiques à la notion de progrès, qui se manifestent dans l'Europe du dernier tiers du XIX^e siècle et se constatent également en Espagne. En ce sens, si l'électricité va effectivement faire l'objet de visions négatives, il faut toutefois se pencher, dans le cas espagnol, sur le rôle qu'elle a joué dans les projets de régénération nationale après la guerre hispano-américaine et suite à la perte, en 1898, des vestiges de l'empire colonial – on l'a vu chez Fabra –, à un moment où la vitesse des communications allait contribuer à réaliser le rêve de l'unité ibéro-latino-américaine, comme une manière de regagner la fierté et la splendeur nationales face aux puissances anglo-saxonnes. Cela étant, son histoire de

Teitan el Soberbio fait écho à ce climat généralisé de réticence envers la technique et anticipe aussi la vision ténébreuse du « Big Brother » orwellien grâce à l'utilisation de l'énergie nouvelle.

En conséquence, Verne, Robida ou Fabra racontent la façon dont les représentations du nouveau fluide s'étaient structurées autour de multiples tensions, les tensions mêmes de la modernité. Et, si l'imaginaire de l'énergie est empreint et sillonné par les désirs, les espoirs et les rêves techniques, économiques ou sociaux d'une société, on y détecte toutefois aussi les angoisses d'un monde marqué par l'éclosion sans précédent du machinisme. La peur et la fascination que suscite ce fluide mystérieux étaient l'expression même du double visage d'un progrès qui avait ses limites et ses contradictions et n'était pas unanimement accepté.